

Également dans ce numéro

- [Aller plus haut, voir de plus près](#)
- [L'Université au fil du temps ...](#)
- [Liège et Picasso : une nouvelle histoire de famille](#)
- [Deuxième sess, deuxième stress](#)
- [Les chercheurs se rebiffent](#)
- [Ressources \(très\) humaines](#)
- [Concours légendes de l'APULg](#)
- [Anne-Marie](#)

Carte blanche

Aller plus haut, voir de plus près

 À l'aube d'un nouveau millénaire, chacun s'accorde à reconnaître le prodigieux essor scientifique qui a marqué les sociétés industrielles du XXe siècle. La première partie de celui-ci a vu la genèse puis la maturité de quelques-unes des grandes théories qui sous-tendent les sciences d'aujourd'hui. Parallèlement, le développement des techniques a permis d'en vérifier le bien-fondé et d'en étendre l'application à d'autres disciplines pour la plupart inexistantes ou embryonnaires il y a 100 ans. L'homme du XXe siècle aura en outre appris à situer sa propre existence au sein d'un univers complexe, en évolution permanente. Il a peu à peu découvert le fil qui le relie aux autres espèces vivantes, à la Terre, au système solaire et à l'univers.

En même temps qu'il prenait conscience de sa place dans le cosmos, le développement des moyens de mise en orbite de satellites artificiels lui ouvrait une nouvelle perspective dont on mesure mal aujourd'hui les conséquences historiques. Des instruments scientifiques et des hommes observaient la Terre et sa banlieue proche, jetant pour la première fois un regard global sur le cocon de l'humanité. Après avoir détecté dès 1958 les ceintures de radiation

entourant la Terre et appris grâce aux sondes planétaires l'absence de vie sur les autres planètes du système solaire, il percevait dès les années 60 les menaces environnementales globales qui planaient sur la planète. Apparaissait alors l'une des préoccupations majeures de la fin du XXe et probablement du siècle prochain : les modifications que l'homme et ses activités impriment à l'environnement. La perturbation est aujourd'hui globale et ne connaît de frontière ni politique ni géographique. Cependant, par la conjonction de mesures au sol et d'observations satellitaires, les menaces sont maintenant bien surveillées à défaut d'être jugulées.



Jean-Claude Gérard

Le CO₂ atmosphérique augmente partout sur la planète (+ 15 % de 1950 à nos jours), augmentation liée à la croissance de l'activité socio-économique des pays industrialisés conjuguée à la croissance démographique exponentielle, principalement dans le tiers-monde. Jamais dans le passé, l'atmosphère n'a connu de telles modifications en un temps aussi court et, malgré les diverses conventions internationales, la concentration atmosphérique en CO₂ croîtra sans doute encore au cours des prochaines décennies. Cette réalité induira selon toutes les indications une augmentation de la température du globe (entre + 1,5 et 4°C pour nos régions). Il ne peut être mis en doute que des changements de la composition chimique de l'atmosphère auront des répercussions sur la température de la Terre : il s'agit d'un principe physique simple de conservation d'énergie. Cependant, les conséquences de ces changements climatiques globaux sur la végétation en général et sur les écosystèmes sont encore mal connues. L'élévation du niveau de CO₂ stimule la photosynthèse (effet de "fertilisation" qui peut séquestrer une partie de l'excédent de CO₂); inversement, elle accélère la respiration des sols qui libèrent du CO₂. Le bilan global n'est pas encore clairement établi.

Par contre, le "trou d'ozone" dû à la dissociation dans la stratosphère de molécules synthétiques chlorées a révélé sa véritable dimension depuis sa vision par satellite. Un certain optimisme prévaut d'ailleurs dans ce domaine : la convention de Montréal et

ses amendements ont manifestement permis de limiter la croissance des molécules favorisant la perte d'ozone. La station de l'université de Liège dans les Alpes suisses a récemment mis en évidence une amorce de diminution de plusieurs des CFC responsables des perturbations.

Voir la Terre de l'espace, c'est en mesurer la fragilité mais c'est aussi se donner les outils pour en contrôler la santé et vérifier l'efficacité des remèdes administrés.

Jean-Claude Gérard

Jean-Claude Gérard est directeur de recherche au FNRS et professeur à l'ULg (laboratoire de physique atmosphérique et planétaire, Institut d'astrophysique et géophysique).

[\(TOP\)](#)

L'Université au fil du temps...

 *Le Quinzième jour termine sa balade au pays de l'université de Liège à travers le temps et les sites. Dernières constructions et ultimes aménagements participent au projet de rendre la Meuse aux Liégeois et correspondent à la réalité urbanistique et géographique du "Grand Liège".*

5/ Fin de l'épopée ULg...

On l'a écrit précédemment : c'est un peu par "accident" qu'est intervenue, en 1989, la décision de maintenir une importante présence de l'Université dans le centre de Liège. Si le planning initial du transfert en dix ans avait été respecté, la question ne se serait même pas posée et il aurait fallu trouver une nouvelle affectation aux immeubles des places du 20-Août et Cockerill (on a songé, un temps, à y implanter des services du ministère de la Justice).

Malgré son côté "accidentel", cette décision a été largement assumée par ceux qui l'ont prise, et en premier lieu par le recteur Arthur Bodson. Elle signifie le maintien d'un important volume d'activités universitaires au centre de la ville (Administration, Rectorat, faculté de Philosophie et Lettres) et, au plan symbolique, traduit la volonté de ne pas l'abandonner complètement alors qu'il est en proie aux difficultés imputables à l'exil de nombreuses activités (commerciales, hospitalières, etc.).

Au-delà des importants réaménagements intérieurs des bâtiments - dont le lifting du bâtiment du 20-Août et de la place Cockerill -, ce souci s'est surtout traduit par la rénovation de l'ancien institut de